

LEVASSEUR, Jean-Marie, *Le Lieu historique « histoire »*.
Contribution à une ontologie et introduction à une
méthodologie. Trois-Rivières, éditions du Bien Public, 1960.
232 p.

Benoît Lacroix, o.p.

Volume 15, numéro 1, juin 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302100ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302100ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacroix, B. (1961). Compte rendu de [LEVASSEUR, Jean-Marie, *Le Lieu historique « histoire »*. Contribution à une ontologie et introduction à une méthodologie. Trois-Rivières, éditions du Bien Public, 1960. 232 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(1), 126–129.
<https://doi.org/10.7202/302100ar>

LEVASSEUR, Jean-Marie, *Le Lieu historique « histoire »*. Contribution à une ontologie et introduction à une méthodologie. Trois-Rivières, éditions du Bien Public, 1960. 232 pages.

Depuis qu'il y a des hommes et qui pensent, ils n'ont cessé de croire et d'agir; d'où le lien presque essentiel qui existe chez eux entre leurs croyances et leur histoire. Ce lien était cependant plus évident autrefois qu'il ne l'est maintenant, pour la bonne raison que nous tendons de plus en plus à la sécularisation de notre conduite. Ceci s'observe surtout chez les historiens occidentaux. Pourtant notre propre religion judéo-chrétienne a été révélée dans et par l'histoire. Ses premiers textes historiques ont été écrits par des prêtres et quand on connaît la place que joue l'historiographie biblique dans la vie du chrétien authentique, il est bien difficile de séparer d'une manière absolue religion et histoire.

Rien n'empêche que, peu à peu, à partir du XII^e siècle surtout, des frontières ont été établies entre ces deux disciplines, à partir de leur objet et à partir de leur méthode. Pratiquement, graduellement aussi, l'historiographie biblique à laquelle s'était

greffée l'histoire tout court, a pris la forme d'un petit catéchisme et la glose antique sur le donné historique est devenue théologie. L'histoire, comme narration du passé, comme genre littéraire distinct, restait à part, oubliée plutôt que maltraitée.

Un théologien du XVI^e siècle a voulu définir à jamais les fonctions et les méthodes de la théologie, ainsi que l'appui lointain que pouvait lui fournir encore l'histoire: c'est Melchior Cano (+ 1560) auquel notre Père E. Marcotte, o.m.i., consacrait, en 1949, une étude remarquable (Cf., *La nature de la théologie d'après Melchior Cano*. Editions de l'Université d'Ottawa). Voici maintenant l'étude de l'abbé Jean-Marie Levasseur, qui s'inspire du même auteur Cano auquel il dédie son ouvrage. M. L. examine l'histoire en tant que *lieu théologique* et formule les requêtes d'une méthodologie théologique qui tienne davantage compte des sciences historiques. Voilà qui est déjà très bien.

Qu'est-ce qu'un *lieu théologique*? Une source d'argumentation, un complément d'information, pour théologien sérieux. Aussitôt, l'historien se demande: comment l'histoire dont on dit toujours qu'elle est la science de l'accidentel et du contingent, peut-elle rendre service à un théologien déjà fixé dans sa recherche par le donné immobile de sa foi? M. Levasseur répond à cette question. Il examine les deux disciplines, théologie et histoire, observe leur méthode, distingue les objets et les fonctions de chacune. Bien entendu, un théologien n'a pas à écrire l'histoire. Tant mieux pour lui d'ailleurs! Tant mieux pour les historiens aussi! L'histoire appuie la théologie un peu comme elle appuie la sociologie: elle rassure, conditionne l'argument sans le déterminer tout à fait.

M. L. veut absolument que son lecteur comprenne les deux points de vue et les deux méthodes. Il nous introduit d'abord chez les théologiens, nous explique leur manière de penser, nous fait voir jusque dans le détail de l'argument comment s'oriente la théologie traditionnelle dite scolastique. Avec ordre, sans jamais confondre lui-même les disciplines, il nous fait graduellement passer d'une discipline à l'autre. Son livre a la forme d'une thèse, d'un cours: exposé didactique avec divisions et subdivisions, tableaux s'il le faut. Les échaffaudages sont restés et le lecteur pressé en sera agacé. Mais M. L. n'écrit pas pour un lecteur pressé. Il est plutôt le pédagogue attentif et zélé qui pose les problèmes, les repose, résume, fait rebondir les questions. Chaque chapitre de son livre comporte sa conclusion, son résumé. Les textes officiels sont cités. Le lecteur avance lentement mais il se sent en sécurité et l'auteur ne lui donne pas souvent l'occasion d'être distrait. Nombreuses références aux études en cours,

bibliographie de plus de 130 ouvrages, citations d'usage, rien n'a été négligé. C'est écrit avec conviction, sympathie, esprit de suite.

Ce livre devait, d'après M. Levasseur lui-même (p. 20), contenir trois parties. Il n'en a que deux. La troisième viendrait plus tard. Mais justement, M. L. n'aurait-il pas mieux fait dans les circonstances, à cause de la difficulté même de son sujet, d'attendre pour publier un seul livre en deux tomes ? J'avoue pour ma part qu'il m'a été parfois difficile, presque trop difficile, d'accepter les deux premières parties de cette étude sans tenir compte à l'avance de la troisième qui posera les graves problèmes méthodologiques de la participation de l'histoire de l'Eglise au lieu théologique « histoire ». Ce qui arrive pour l'instant : les théologiens scolastiques apprendront qu'ils ont raison de reléguer l'histoire en dixième et dernière place (cf. 10^{ème} *lieu théologique*) et les théologiens bibliques attendront en vain la mise au point qui leur permettrait de repenser la théologie tout court sans le contexte de l'histoire du salut, c'est-à-dire dans le contexte où elle est née. De plus, nous aurions aimé que l'auteur discute davantage les points de vue de M. Cano et du Père A. Gardeil ; il les accepte comme des données infaillibles. Pourtant . . . Enfin, nous aurions aimé voir à côté de la *Summa Theologiæ* de saint Thomas d'Aquin, le *De civitate Dei* de saint Augustin ; à côté des noms de Spengler et de Niebuhr, ceux de Toynbee (celui des livres VI-X, *The Study of History*) et de C. Dawson. La citation de Migne latin est trop générale : 217 volumes ! Et à côté des noms de Gardeil et de Garrigou-Lagrange, au sujet de la nature de la théologie, pourquoi pas le nom du Père Chenu ? La prudence a ses droits ; mais l'information aussi.

Par ailleurs, nous sommes très heureux de constater l'intérêt que M. L., docteur en théologie, porte aux historiens, toute l'attention bienveillante qu'il met à connaître leur pensée et leurs procédés. Son mérite est d'autant plus grand qu'il est assez rare que les théologiens viennent à la rencontre de leurs *frères séparés*, les historiens. Remercions l'auteur d'avoir cité les trois articles de F. Lefebvre (*Revue de l'Université d'Ottawa*, 1953, 1955, 1957), un historien laïque cette fois, qui n'hésite pas à toucher aux problèmes délicats des relations qui existent entre l'histoire et la théologie.

Résumons. L'étude de M. L. promet de rendre service à beaucoup de gens, autant aux théologiens qu'aux historiens. Elle apporte l'ordre là où il y a souvent confusion. En tant qu'historien, remercions M. L. Nos félicitations aux éditeurs des Trois-

Rivières qui nous offrent un beau livre, d'une typographie claire et minutieuse, digne des talents et de la belle culture de M. Levasseur.

BENOÎT LACROIX, o.p.

Université de Montréal.